

Ana Paula Arendt

La Mer vue de la Lune

et autres poèmes



***La Mer vue de la Lune
et autres poèmes***

Ana Paula Arendt

*La Mer vue de la Lune
et autres poèmes*

Editions Awoudy

Révisions : Georges Lopes

ISBN 978-2-37316-203-5

© 2019 Ana Paula Arendt

© Editions Awoudy, Lomé, 2019

04 B.P. 969 Lomé-Togo

Tel : (+228) 22502327 - 90062327

edit.awoudy@hotmail.fr

www.leseditionsawoudy.com

Janvier 2020

*Tous droits de reproduction, d'émission
ou d'adaptation réservés pour tout pays.*

*Aux amis et aux jeunes esprits du Togo
et de l'Afrique d'Ouest.*

*À Madame Sitso et au Professeur Dussey,
par leur engagement à faire les meilleurs efforts
pour que le Togo devienne un pays plus prospère.*

Excuses de l'auteur

Voici ces poèmes que j'ai écrits pendant mon séjour à Lomé et mes promenades à la province française, surtout avec le propos d'apprendre un peu plus la langue, son raisonnement, et pratiquer ce que j'ai appris.

Le livre ne serait pas possible sans l'invitation de S. E. M. l'Ambassadeur Antonio Carlos de Salles Menezes et de son épouse, Mme Elsa, pour me mettre au service du Gouvernement Brésilien ici au Togo, en la qualité de Chef du Secteur Culturel de l'Ambassade. À eux mes chaleureux remerciements pour cette expérience unique.

Je remercie aussi Kangni Alem pour le soutien dans cet effort de continuer à penser la poésie directement dans une langue qui n'est pas la mienne. Aussi, je remercie Son Excellence le Premier Ministre Kokou Koffigoh, pour me rappeler à chacune de nos rencontres que je suis poétesse ; Steve Bodjona, mon cher ami et collègue de profession ; Docteur Patron Henekou, le directeur du Festival International des Lettres et des Arts de Lomé ; Monsieur le Directeur Konutse, du Magazine Diane ; et Monsieur le Directeur

Héka, des Éditions Awoudy, de toujours me demander des vers. Ils m'ont priée de produire des textes dans les circonstances dans lesquelles nous voulions encourager des élèves togolais à lire et à écrire plus la poésie, pour achever une vie gratifiante des grandes choses de l'esprit.

Je suis vraiment impressionnée par la réussite de la première Foire du Livre dès que je suis arrivée à Lomé, en 2017, organisée par Steve Bodjona, avec le soutien du Brésil. Leurs résultats étalés sur des milliers de lecteurs et des élèves togolais m'ont donné l'impression de faire partie d'une chose spéciale. Et moi, je constate : ici, au Togo, des vers dans la poésie et dans le slam ont un effet incroyable, similaires aux dribbles du foot dans les stades bondés au Brésil... L'amitié avec Steve, son effigie rare de l'invention du poète et diplomate africain, m'ont donné la sensation de bienvenue au Togo pendant ces années. C'est connu, je l'ai apprise, l'hospitalité togolaise.

Ici à Lomé est aussi née la Revue Itapuan de Poésie, la première publication bilingue en portugais et français dont on a connaissance, consacrée aux poètes vivants aux deux côtés de l'Atlantique. L'Académie Française m'a envoyé une correspondance me remerciant de cette initiative et m'informant qu'ils proposeront aux bibliothèques de l'Institut de France de conserver les exemplaires de cette revue à des fins de consultation. Le Président de l'Académie de Sciences et Lettres à Lisbonne a également

envoyé ses compliments pour le résultat et pour la qualité du travail éditorial.

Et le mérite d'avoir connu, de mes propres yeux, Maître Sanvee ? Pour moi, le plus grand poète que j'ai jamais vu en Afrique. Je ne l'oublierai jamais. Connaître des femmes intellectuelles et poétesses, Son Excellence Madame Anate, Madame Tchassim et témoigner de la naissance de nouvelles femmes écrivaines, Mademoiselle Ginessa et Mademoiselle Ghislaine, des Miss Littérature dans un concours national de littérature, une idée de Steve, a été aussi pour moi le plus grand des honneurs. J'ai vu le premier magazine féminin sortir de la presse au Togo des mains de Monsieur le Directeur Konutse...

Tout cela sans aucun argent, sauf ce que nous avons dans nos poches... Pendant un temps d'utilitarismes bureaucratiques et d'idéologies politiques dans le monde, nous avons inventé le loisir, l'authenticité.

C'est avec tout mon amour, alors, que je vous laisse quelques lignes griffonnées, quelques mots volés de nos rencontres qui m'ont fait rêver.

À Lomé, le 12 octobre 2019.

Ana Paula Arendt.

LES TOGOLAIS

OMBRE d'épaules reste sur moi
Ce sont les ombres des hommes
Togolais non par chance, que par choix.
Courage et force habitent leurs muscles.
Couleur et forme engendrent leur matrice.
Ils volent, ils prennent des mots
Des mots alors leur obéissent.
Ils ont choisi le cœur du monde
Un morceau musard faconde
De cette terre sortie d'un royaume excisé
Mis au rebut par des blancs en secondes,
D'une part de l'Afrique cependant disputée.
Ils restent, ils vainquent.
Leurs racines : profondes
Combattants de paix, paladins de l'esprit :
Africains, noirs, millénaires,
Ewes, Kabiès, Minas, chères voiries.
La chanson court à leurs voix,

L'amour franchit le seuil dans leurs veines :
Les secondes ne profitent plus que des siècles
La cure à la stupidité triomphe belle
Au mouvement ininterrompu du moment,
À la force agissante sur le monde,
Le fil du temps.
Mon chemin oublié me mène
Jusqu'à leur victoire de sable.
L'Atlantique furieux, son mur.
Je trouve ceux qui sont Togolais
Et leur regard m'ouvre une chambre ;
La serrure ouverte à la vraie amitié.
Les correspondances du cœur
Sans utilité aucune.
Leur propos est
Devenir, sourire, maîtriser les sceaux.
Aux semailles de l'âme où des récits germinent,
L'arbre devient l'ombre de ses épaules.
La fleur tombe sur moi, vient le fruit de l'an.
La sécheresse ne sert qu'au prélude de la pluie.
Dans cette chambre je me perds puis
J'inhale longuement, relâchée :
Je peux tout

J'ai tout.

Si je suis Togolaise,

Je suis un cœur dans le cœur de l'Afrique,

Le siècle dans le siège de l'Atlas,

Une voie dans les voiries des peuples.

Une chambre qui s'ouvre à moi-même, sans cloisons.

UNE TABLE FONCÉE EN AFRIQUE

MON AFRIQUE est une partie foncée de moi,
La partie plus légère de mon héritage.
Cependant, celle qui me parle le plus haut,
Quand tu décernes ma peau blanche
Et nies des faveurs à mon encre noire.
Tu n'as presque rien payé pour mes sœurs
Chacune d'elles la parure, d'ébène indivisées
Pleines de rivières d'être moi.
Tu les as renvoyées à la glaise,
Tu as dit racorni le fruit de ses mains.
Et toi, tu te présentes comme un homme liberté
Par l'amour que tu me demandes.
Ne sois pas l'esclave d'être blanche!
Debout, en face de moi, ne m'insulte pas:
Car j'ai une fine encre noire,
Et je l'aime :
Une femme est toujours
Au-dedans d'une autre femme.

Mon chemin est avec les hommes
Qui aiment des jambes noires,
A la table riche de l'Afrique,
Où je parle peinte de ma fine encre.
Une tâche.
Mon Afrique, elle est dans moi une table,
Une table de toile foncée
Moirée de l'attente où je suis.
Elle me montre du temps,
Elle me donne des chemins
Et elle me parle par contraste de la faïence
Où l'homme pâle, la femme pâle
Mangent absents d'eux-mêmes.
Ils portent la préoccupation des mots
Pour se souvenir de la pauvreté de l'ombre,
Pour calculer les fautes du soleil,
Pour demander que tout soit moins cher,
Participants que des repas qu'ils ont servis.
(Moi, les ai-je imités pour être blanche ?
Et alors m'entendraient-ils ?
De toute façon, je retourne à ma pellicule foncée.)
Parce qu'à la table où je suis,
On présente les fruits de sa mère,

Le remerciement de son ventre,
L'amitié de grandir ensemble
Qui font des frères et des sœurs.
Dans l'Amazonie, deux nappes ne se mélangent pas
Une avec l'autre, mais les rivières,
Les cours d'eau courent ensemble
Et encore toutes les autres rivières se mélangent ;
Elles sont nées de plusieurs fils d'eau transparente.
Où est l'homme pâle ?
Où est la femme pâle ?
Ils sont invités,
Mais ils ne sont pas venus pour entendre
Ce qui n'est pas commencé par eux.
Sur les couleurs des choses et des gens,
Les convenus de générosité,
La jarre sigillée de fleurs,
Le défilé des oyas de l'âme.
Ils restent pâles à leurs officines,
Ils sont assis absents d'eux-mêmes,
Ils parlent de la pauvreté de l'ombre,
Ils calculent les fautes du soleil.
Ils demandent que tout soit moins cher,
Participants que des repas qu'ils ont servis.

(Et je les imite moins,
Lorsque je suis en train d'entendre moi-même.)
Car à la table foncée où je suis,
On regarde de grandes découvertes du silence
Et on parle de quoi faire avec le trajet
Dans lequel les fleurs déboutonnent.
On parle des bons prix des rêves et
De la valeur inestimable des moments,
D'éviter la nonchalance de l'argot,
De pagnes qui soient bigarrés.
Les convenus de générosité,
La jarre sigillée de fleurs,
Le défilé des oyas de l'âme.
La grande table foncée de l'Afrique,
La table de l'identité,
Où l'homme pâle, la femme pâle
Souvent sont absents.

SONNET XXVII

JE VEUX les yeux qui s'installent tard
En ayant compris pour sentir et par osmose
Puisqu'avant qu'ils ne regardent des choses
De belles choses leur disent ce qu'ils doivent voir.

Je veux les mains qui prennent des roses
Des mots devenus des bourgeons de brouillards
Je veux des bras qui soutiennent en doses
Ce que le monde a le plaisir d'envoyer en chœur large.

Je veux rester petite, pointue, pellet...
Je veux penser si j'ai eu, si j'allais
Comme l'eau veut remplir, ruisseler, pleuvoir.

J'espère rencontrer un bon chemin noir
Où le soir m'invite à savoir ce qu'il sait ;
Cependant, oui, on ne saurait autant jamais.

RUE DE MÉMOIRE

Avoir un passé de douleur et des discours amenuisants
Trouver quelqu'un chercheur d'une réponse qu'on fait écrivant.

Entendre les voix, demander plus haut
Aimer nos sangs, manger sans faute
Pourquoi tout cela est encore arrivé ?
L'effort de prendre parti d'une éternité.

Et tous les symboles construits en silence
Et toutes les paroles seyantes aux bruits que l'on pense :
Couleurs, langues, vœux, mémoires...
Ignorantes distinctions de notre histoire.
Mais mon ombre oubliée toujours m'accompagne,
Des mots que j'ai dits seulement aux pagnes...

Mais je reviens, revisite, redouble et bruisse.
Les jours je les célèbre, néanmoins repris
Tes yeux, je souhaite, que mon espoir les ravisse...

UNE ÉTUDE SUR L'ABSENCE

UN TROU mou dans le cœur,
Dans lequel coulent des cailloux et des pierres
Telle chose sans aucun domaine et sœurs,
Armoire où se couchent des rivières.
Hauteur insurmontable d'une distance involontaire
Destin qui devient plus lointain quand on marche à chaque hiver.
Un jour qui ne grésille pas,
Une heure badaude qui n'est pas décalée
Creux qui prélève le corps devant une porte sans poignée.
Déboîtement de toutes les apparences,
Les débris d'un morceau de pensée
Sentiment qu'oublie la science, des questions avant des idées.
Étant épuisé, éprouver encore une si grande lassitude
Étalant toutes les clés, choisir l'oblation d'habitude.
Bouffée d'anéantissement, l'abîme en échange de repos
Dans l'un auquel je me confie,
Mais auquel je n'ai fait aucun propos.
Compacité d'une larme sèche

Être comblé d'un engorgement
Papiers malaxés de dépêches
Sur la cendre, sur le vent.

(En Avignon)

MARCHES DU PRINTEMPS

*(Pour des enfants de l'ONG Haisa International,
Institut Français, 8 décembre 2018)*

Oui, j'étais déjà à la rue
Oui, j'étais déjà affamée et inquiète
Oui, j'ai déjà mangé cela que l'on n'a pas voulu
Oui, j'ai déjà dormi sans personne après.
Oui, j'ai vécu des choses vraiment dures
Oui, je ne veux pas parler de ce qui me désespère
Oui, j'ai cherché le chemin d'un cœur pur
Et une main qui me donne de la tendresse.
J'ai dit à Dieu que j'ai déjà beaucoup vécu
Qu'est-ce qu'il y a d'autres à vivre encore ?
Oui, j'ai déjà demandé quel est le but
De mener sans lit suffisant pour dire que l'on dort.
Je me réveille nue sans souci
Mes yeux fermés à clé :
Où est-ce que je suis ?
Où est mon foyer ?

Ma famille est trop loin,
Ma famille à moi rien ne sait
De tout ce qui me blesse le jour
De tout ce que la nuit m'extrait
De tout ce que le néant clôture
De tout ce que je désire qui soit et l'est.
Les moineaux sont mes enfants,
Les fleurs abouties sont mes frères.
Cependant des oiseaux chantent
Cependant le lys s'est offert.
Cependant je cherche le bien,
Et Dieu m'apporte une autre journée.
A lui je demande, alors, combien
De pas il me reste à remplir sans souliers.
Peut-être si je suis chercheur de dire
Il me rend des rives calmes et sereines
Il y a quelques services à offrir,
À ceux qui sont mauvais et pires,
Il y en a plusieurs demains.
Donne-moi une tâche pour le pain,
Apprends-moi à la faire avec plaisir
Un devoir digne de nous, les êtres humains,
Et je trouverai la force pour l'accomplir.

Donne-moi un lieu chaleureux,
Et j'y retournerai une fois, encore une fois
Pour remplir les trous qui l'égard dévié
M'a percés sous la peau.
Ne recueille pas ta main de fraîcheur,
Laisse-moi puiser de l'eau
Qui ne sort plus de chacun de tes yeux,
Mais fait couler une rivière intérieure.
Donne-moi une marche de ton escalier,
Et une de plus, et un peu plus haute...
Jusqu'aux champs fleuris arrivés,
Le sourire qu'on ouvrira sans faute.
Printemps qu'on chante volontiers,
Pour en chanter encore d'autres.

PEREGRINA

Le Vieux cyprès m'a fait pénombre
J'ai pu reposer mes pas pèlerins
Il regardait l'horizon sans rien répondre
Du vestige, il ne disait pas chagrin...
Il en suscitait quand j'étais à genoux
Cadeau de vers et parole de l'hymne
La fin de pleurer et aussi l'origine,
Chemin qui commence à n'avoir pas un bout.
Pour quoi je suis venue ?
Je suis venue pour simplement arriver
Je viens pour faire des échelles
Aux champs de fleurs de l'été...
Je viens lorsque la mer est séquelle
Et elle m'invite à bien fière la naviguer.
Je viens pour rien, quelque chose
Je viens pour rien achever
J'ai mis ce qu'on charge et m'impose
En poche d'un jour de l'an dernier.

Au quartier des estivants de l'existence
Je trouve le vol des mouettes blanches,
La sentinelle dorée, garde des indulgences
Pour pêcheurs fatigués, des bons marins.
Je viens... Oui, je viens pour dépouiller des hommes,
Trouver mon regard sans les juger
Apprendre la dérision devant ceux qui nomment
Sans un beau motif pour avoir nommé.
Donne-moi, Notre-Dame de la Garde
Des instants que je n'ai perdus jamais
Donne-moi, Marie qui me regarde
Cette vue que j'ai eue, cette vue que je voudrais.
Hep ! On met alors un pied devant l'autre,
Ma bonne hôtesse, merci de ton paysage
Les effluves bleus et dorés après des persiflages
Qu'on n'atteint pas sans apercevoir de ton point haut.
(À Marseille)

SYMPTÔME DE L'AFFECTION

Quelqu'un qui pleut est fait de moi-même.
Oh larme vivante de mon affection !
Elle invite à fournir avec des chansons
Des trousseaux âpres qui jamais ne se couchent.
Car la triste rive de cette fierté qui me touche
De vents acerbes, remplis de creux et de bosses,
Elle nous fait couler dans un cours qui nous force
Aux rencontres des bras, des mots, des bouches...
C'était du courage, avouer mes vagues douces,
Ou décharge d'une chose dont l'on ne sait pas quoi faire ?
Oui, je pouvais n'avoir suivi que le silence du mystère,
Mais la parole n'est pas sortie d'une chaire de maître ;
Que de la place de l'invention d'un pays ancêtre
Où s'écarte la pointe des couteaux qui nous déchirent ;
Où s'élève le vol vers le bas, la hâte d'y être,
Patrie de nos cris amoureux, de quel Dieu délire.

UNE ÉTUDE SUR LES HOMMES

CŒURS nus qui se penchent fièrement sur le monde
Tendance à mettre dans des bidons
Tout ce qui risque d'être plus profond.
Une moitié pleine en effort pour occulter sa moitié vide
Solitude qui croit en vain disperser et use toute sa force rigide.
Confort de recevoir sans faute, sans frissons, sans aucune peur
Orgueil qui se réjouit de faire l'amour avec trop de zèle
Cibles de préséance, cris d'indépendance, héros de la passion
Créateurs de différences, percepteurs de déférences,
Professeurs de leur soumission
Amis de la patience, guides joyeux de la simple sagesse
Initiateurs d'effort et science, orfèvres de ma hardiesse
Laboureurs de la compétence, prestige d'être la promesse
Ouvriers de toutes séances, remède à l'absence et tristesse.
Sauveteurs entraînés par leurs frères, aïeux et ascendants
Saints protecteurs des causes féminines, soit corrects ou urgents
Moulins de parfum, mèches de soucis, agriculteurs de caprices chics
Meute affamée des autres jaloux, créateurs de punaises atavistiques

Magistrats dans un coin ennuyés d'assimiler la vie en prémisses.
Constance qui de plus en plus renverse de plus grandes déceptions
La capacité d'élucider la voix de l'âme, sans besoin de donner des raisons
Protecteurs de la vie, sains et obéissants à celle qui les a engendrés
Douleurs des parturientes, soupir que la femme n'a pas mémorisé.
Début et fin des noms, tenues de mort des femmes les plus mesurées
Barbe, lotion, cravate, cette vague notion de n'avoir rien regretté
Gestion de servir un verre de plus dans une intrigue sans une sortie sûre
De vrais courtiers auxquels les femmes livrent leurs blessures.

SONNET À LA CONSTITUTION BRÉSILIENNE DE 1988 (LXIII)

C'EST DÉJÀ trop triste que quelqu'un soit mort
Mais plus triste encore est de tuer de tristesse une femme
Laquelle dont des larmes sont tombées plus fortes
D'une source de rêve, de saine forteresse, d'un pas humain.
Et les clauses qui ont laissé un sourire comme sillage?
Pages rayées d'abriter autant de choses dans le ventre
La peine étirée qui fit des nœuds dans une voix courante
Pour devenir juste ce qui ne l'était pas, au dernier étage.

Pour cela, mon Amour, de cette Patrie tu es ma grâce, et je te frise
Non pas parce que tu en sais plus,
Ou que tu ne possèdes de grandes vérités ;

Mais par ta poitrine qui accueille toute ma volonté
De la gloire éternelle de ces sentiments simples
Des portes ouvertes sur une mer de trajets suivants
Des baisers d'inceste entre le soleil et mon rire.

SI LA FRANCE AVAIT DÉCOUVERT LE BRÉSIL

SI LA FRANCE avait découvert le Brésil
Et avait glissé ses fins doigts sur le dos
Du pain de sucre, des longues courbes
Du Congrès National...
Si la France avait découvert le Brésil
Il aurait été d'autant plus génial !

Comment est-ce qu'ils auraient appelé
Les indiennes totalement nues ?
Ils auraient dit, les sages Français,
Que c'est à cause de ne pas avoir pêché,
Ou pour pêcher vraiment par la vue ?

Et le vatapá serait de blé,
Ou bien ils auraient mis des œufs battus ?
Contre un jus vite velouté
Le riz sauté et un verre de grand cru

Des noms de plusieurs fruits encore à prononcer
De longues voyelles à chaque reprise
Leurs couches sur la pâte de beurre brisée
Des crèmes sucrées, quand les Français bisent...

Et de longues nuits chaudes, bonheur d'arrivistes,
Des vagues nouvelles
Les chansons de filles, les arômes animistes,
Leurs robes jaunes de douces aquarelles...

Si les Français avaient découvert le Brésil,
Des cafés prendraient deux fois plus de temps
Mais nous nous promènerions sous la lune dans un film,
Et les poètes français, ils parleraient de lendemain.

SONNET À UN HOMME

IL CONVIENT que je vous écrive
Il est souhaitable que je me déclare
Il faut à tout le monde dire
Que je vous aime, je suis bavarde.

Il convient que je vous demande
Il est bon que je ne les regrette
Mes yeux qui sont joie et offrande
L'amour est trop grand pour des cachettes.

Ça me convient, ça me fait plaisir
Écouter votre cœur tous les jours
Comprendre le mieux et le pire

Lumières et les voix qui sont lourdes.
Je vous invite à la convenance de la proximité
Au confort de passion paisible entre l'arche et l'archetier.

LE MUR DU CYGNE

J'AIME l'amour de ma vie
Ne me laisse pas laisser que tu me laisses
Ces mots me tombent avec la pluie,
Soleil d'allumer tes tons de gentillesse.
J'ai vendu ma peur, en échange pour mon ami
La peur d'être obligée, d'être si prête
Champs de fleurs sont cultivés ainsi
Dans des vignes de gloire qui poussent après.
Des choix d'un garçon, l'élection d'une fille
Sans but trop loin pour qu'on aime et on marche
Je trouve une bougie et alors elle me brille
Le monde est sorti d'une si simple tâche.
Parchemin deux auteurs écrivent sans lignes
Eux-mêmes le linge de soin où Dieu repose
Réponses écrites par des œillets et des roses
D'un mur fait d'arôme pour que nage le cygne.

ATOPOS

SI TU ne m'aimes pas,
Je ne t'aimerais pas plus
Pas besoin d'un copain aux repas,
J'oublierais toutes les étoiles vues.
Si tu ne m'aimes pas en mars,
Je ne vais pas pleurer du tout.
Il ne faut personne au hasard,
Pour que la douleur s'amenuise en août.
Je trouverais de nouveaux paysages
Au-delà des vignes de tes villes
J'écirais de vraies belles pages
Sur ceux qui auraient pu être nos fils et filles.
J'entendrais des mots en rafale,
Ils résonneraient ce que tu as omis
Des mots du peuple, ses haleines et ses hâles,
Les étreintes de trousseau seront courtoisie.
Si tu ne m'aimes pas,
Chaque soupir sera cerné
Par une joie qui suinte le lilas,
Au bout signifiera liberté.

ON PARLE DE LA POÉSIE

JE DIS, je pense, je parle, je manifeste
Un bon écrit je me demande, pour que je reste
Avec mon corps ; je défends mon espace
Vous ai-je fait du mal ? Quelle grâce.

Oui, j'ai respiré, et même si j'ai appris
À faire du mal à Dieu, je n'en ai pas acquis
On parle de ce qu'Il veut,
On parle du bien qu'il fait
Dire sans accuser un vœu,
Charger sans aucun effet.
On parle de sa mémoire,
On parle en imaginant
Pour le futur une autre histoire
Des gens d'un esprit géant.

FILIGRANE

UNE FLEUR par jour j'offris
Un rosaire chaque semaine
Un pays de poésie
Une âme humaine.
Des femmes pourtant ont dit
Saluant ayant la haine
Remuent avec tyrannie
Condamnent la vie urbaine
Par défaut je vous prie
Ne deviens pas la terre plane
Inutile est la suprématie,
Mot qui n'en vaut pas la peine.
Tellement pleine d'autonomie
Tourne la Terre quotidienne
Son percutant filigrane
Recommence toute la nuit.
Une fleur par jour j'offris
Un rosaire chaque semaine

Prières toutes ressaisies
L'amour vanté d'être sain
Hymne qui est une poulie
Écho d'une voix arcane
Larme prononçant l'acquis
Preuve de primatie gagne
Dépoussière une seule bougie
Une vraie obscure fagne.

L'AMOUR TOUJOURS

L'AMOUR se fait ensemble
C'est la parole qu'on dit, que deux ressentent
Les soupirs qu'ils ont fait ambles
Des cœurs qui volent, incessants.
Au-dedans de toi, à la caverne,
L'amour vit, l'amour te voit
Quelque chose qui se gouverne,
Et se dirige par ses propres lois.
Que l'amour jamais ne finisse
Il me raconte, s'il a fait sacrifice:
La vie est devenue un peu plus belle.
Il me raconte, s'il y a des malices
Ses sentiments restent toutefois fidèles.
L'amour toujours triomphe,
Sur toutes les choses,
De tous temps.
L'amour a le besoin qu'on l'énonce,
Et sans réponse, il est suffisant.

L'amour ne renonce pas,
À quelque chose en moins ou de peu
Aux années d'hiver qui foncent,
L'amour éclaire, l'amour est feu.

SONNET XV

TU ME souviens sur le lac des lumières
De quand le monde était fourni en rose
Si, mon sourire n'était pas trop cher
Avant de soumettre à d'hui des choses.
J'ai soumis de l'eau, mon air, mes rêves
Tandis que la vie appartenue à plusieurs visions
Que je faisais pour acheter disposition
Au prix bas de quelques nuits de fève.

Mais le temps souffle, il me l'a dit
Qu'un enfant ne prie jamais de rester
De la même forme, sur place éternelle

Au contraire, il faut répondre, à lui
Ce qu'on désire sous l'ombre foncée
Puisqu'il prépare des vagues belles.

RANÇON POUR LE FUTUR QUE J'AVAIS

L'AVENIR se faisait d'un petit garçon en courant
Sous une croisière du soleil le matin.
L'horizon inconnu qui aujourd'hui lui échapperait,
Il aurait volonté de lui dire, du futur ayant besoin.

L'avenir était tissé avec le bras d'une femme
Sur l'épaule inébranlable de son homme
Le sourire qu'ils croisaient ensemble,
La fine promesse d'une vie bonne.

Et le monsieur pointait vers sa madame
Où il était ? À son atelier de réparation
Il riait, parce qu'elle n'avait pas le pagne
Elle l'avait oublié, elle revenait à la maison.

Quand je vous disais, vous regardez, vous avez vu ce soleil?
Et vous répondiez toujours qu'il se couchait quand vous aviez sommeil...
Quand je vous disais avez-vous vu, Monsieur, sa taille, sa lumière rose?
Et vous me disiez, oui, vous vouliez quoi en parlant de ces choses...?

Maintenant, je voudrais mieux que vous me rendiez mon cœur.
Monsieur, je veux que vous me donniez
Le jour d'avant, quand j'étais juste une mère.

Rendez-le, Monsieur, mon cœur
Au moins montrez-moi qu'il fonctionne,
Que ses morceaux, ils font partie d'une chose entière.

Rendez-le, Monsieur, mon doux cœur
Rendez-moi mes regards, mes mots qui pardonnent,
Et rendez-les aussi, mes yeux qui me faisaient complaire.

RENCONTRE À LIMURIA

Je ne m'attarde pas aux bagatelles,
J'ai rempli une chambre pleine d'elles.
Maintenant j'en ai le travail de les jeter.
Je les laisse sur un tas dans une chambre.
Le châtiment de l'hystérie et du venin
Est de venir s'arrêter à mon débarras,
Ils attendent le concasseur.
Tu es témoin :
Je ne les chante pas.
Non, je veux un amour, grand, complet et éternel.
Miroir de l'eau propre pour que mon âme puisse nager.
Pas d'offres vides et prématurées
Qui se dissipent à la première vague.
Mieux vaut être la première et unique personne
Digne de confiance dans ta vie.
Moi, je dis toujours la vérité :
Et cela ne devrait pas être mon problème.
C'est donc juste et justice

Que la vérité soit l'explication de mon amour.

C'était seulement à cause de toi !

Que je suis restée.

C'est la vérité.

La vérité n'est pas le poids,

La vérité est le chemin.

Veux-tu le prendre ?

C'est le poids de la décision.

Je suis forte

Parce que la vie m'a donné des muscles.

La décision est un fardeau pour moi,

Bien sûr.

Je la soutiens,

Je la porte,

Sans bouger trop.

La décision est la bonne

Colonne du monde,

Pour décider

Il y en a des options d'avant

Et de nouvelles options ouvertes

D'une spirale infinie.

Non,

Aucune décision ne prend sa fin

Dans soi-même.

Un pont lie un côté à l'autre,

Mais tu regardes ?

Aucun des deux côtés ne se ferme sur le pont.

Une décision n'est pas un point final aux limites de ta vie.

Mais tu me dis que le pont est et serait ton monde.

C'est pourquoi tu me crains ?

Alors

Avec une si grande importance envisagée

Tu me fais sentir aimée.

Tu accordes une importance infinie à mes décisions :

Donc, ta prophétie invisible ne garde pas mon silence.

Dors, mon ami.

À notre rencontre dans la patrie de rêves antiques,

De cartes de Marseille dessinées au XIXe siècle,

Regarde cette ville que je t'ai signalée,

Sur ce pont qui traverse les cataclysmes.

Première communion et chrisme,

La bougie et les petites mains jointes,

Les chants pastoraux.

Ce temps qui ne finit pas.

Le visage de ta mère.

La façon dont tout semblait normal,

Reconnaissable,
Avoir deux bras et deux jambes.
Ville dans laquelle l'étrange est étrange.
Laisse l'offre au carrefour,
Pondérant,
Président.
Pas de problème :
Oxosi est le saint Joseph noir.
Plus :
Vois que l'offre est pour toi
Et que peu de gens savent en Afrique
Qu'il y en a Oxosi.
Sur le plateau,
Les hommes Noirs plantent et soignent,
Sans même le savoir,
Autour de leurs maisons.
Le soleil se lève et les enfants courent
Sur un chemin de terre.
Pieds nus,
Chaussés d'herbe.
Ils chassent aussi :
Car en Afrique chaque père
Est chasseur, et il chasse des solutions

À la variété des problèmes,
Dans l'obscurité.
De la même façon que tu t'es caché
Quand tu as fait trembler mon corps.
Bien je le sais.
Dors paisiblement,
Je vais raconter une histoire
Pour endormir la chair braisée, un secret :
La passion n'existe pas.
Euphémisme pour l'amour.
Timidité d'expression
Et honte de la défaite.
Passion, l'amour vaincu...
Note :
C'est comme ça qu'on dit toujours,
Quand la certitude n'est que d'un côté,
Ou bien quand on veut être humble,
Pour que l'autre côté
Ait la totale liberté de dire
À sa propre façon,
Que ce n'est pas d'un seul côté du tout
L'arrêt où les ponts s'étendent.

L'AUTOMNE

Il faut aimer la terre
Ses traits plaqueminiers,
L'algonquin d'un plat d'étoiles,
L'algorithme du mouvement perdu.
Il faut aimer son fruit,
Diospyros de sa même couleur,
Cela qui nous tue :
La peur de la mort de son fruit,
Cela qui fait tomber nos canopées.
Il faut mouiller ses lèvres, ses yeux
D'une eau salée qu'on ne trouve pas dans la mer;
Ni dans les yeux des animaux.
L'eau qui ne sort que du cœur humain.

LE PAPAYER

Quel est l'arbre qui touche le ciel le plus haut ?

L'arbre des portables, vaniteux

Il plaint que tous les arbres avaient fini leur temps :

« Moi, avec mes branches de métal et plastiques »,

« Moi, avec mon tronc d'acier maigre,

J'ai vaincu tous les arbres, ma hauteur la plus grande ».

Le minaret de la mosquée le regarde et gronde, vaincu.

Chaque arbre planté, ses branches coupées :

Le manguier, pour remplir des mangues sur

Les tables aux prochains hivers.

L'iroko, pour remplir de meubles la maison du prince.

Au-dessus de ces rêves de grandeur

Et de ces craintes d'arriver à s'inscrire en permanence dans l'histoire

Le papayer grandit, tout seul.

Il regarde la rue, inébranlable et libre

Le ciel faisant le fond bleu célesteiel

L'ombre de ses feuilles, des effigies.

Qui couperait cet arbre de but ?

Qui couperait cet arbre qui nous cure la soif et la faim ?

L'arbre qui monte effectif

Au-dessus des toits et tuiles de la ville,

Le seul propos de donner des fruits faciles,

À son couvert plus élevé.

Il sauvait le temps de grandir ses branches gratuites

Pour donner sa douceur à la fin, le chant de viande juteuse.

L'arbre des portables, ses branches de métal et plastiques,

Le regarde avec condescendance :

« Pauvre : fait d'une substance naturelle,

Il n'a que des feuilles encore plus fragiles,

Il passera pendant que je resterai dans les prochains siècles ».

Le papayer, indifférent aux soucis de la tour cellulaire

D'être substituée par des tours plus technologiques,

Continuait produisant ses fruits.

De ses graines il était né plusieurs fois

Dans chaque coin de la ville de Lomé.

Chaque mois il était heureux de faire vite ses cadeaux énormes,

Orgueilleux de donner la douceur à la vie des filles et des garçons.

Ils couraient bavards essayant de toucher ses fruits

Avec une canne, une canne de poignée d'oiseau

Qui faisait ses fruits tomber d'une façon simple...
Le cocotier, il regarde
La tour avec ses branches de métal et plastiques,
Et il rit : « cette tour folle, elle ne donne pas un seul fruit ;
Sa rigidité sans erreur jamais trouvée dans un être vivant
Et encore elle pense être un arbre...
Ça ne te dérange jamais, papayer ? »
Le papayer, lui, il répond,
« Non, car c'est très désirable,
Qu'une chose dure reçoive des foudres pendant des orages,
Une chose de plastique et acier »...

LA VILLE DE LOMÉ

- C'étaient infinis, ses rues occultes sans pavement, et les tremblements de voiture pour arriver quelque part. Je regardais toujours devant et au loin.
- On trouve un mur couvert de Bougainville. Sa peinture blessée de pluie et des feuilles humides : on ne le coupe totalement jamais. En haut, tout arbre est libre.
- Auprès de moi une fille regarde. Si je lève ma main, elle m'imité. Chaque personne un miroir.
- Chaleur : on ne peut pas défier ni la mer, ni le soleil. Ici l'humain est seulement un humain.
- Une lune plus brillante qu'on la trouve aux autres endroits du monde.
- La tempête d'avril n'est pas une chose normale. Pourquoi Dieu souffle-t-il toute sa fureur en avril ici ?
- Des femmes s'occupent de toutes et de tous : et elles ne font aucun bruit.
- Le sodabi est encore mieux que la cachaça. J'ai la foi : on n'a pris la boisson de Dieu que pour une fois dans l'année.
- Je préfère m'opposer aux bonhommes et décevoir les mauvais.

ELABENA MAWU LOLO

DJIPO le blu
Ati wo le gbomumu
Gnonuwo do awu djien wo
Elabena Mawu lolo.

Kokoti nana koko
Atototi nana atoto
Agniwo nana agnisi
Ebliti nana ebli
Elabena Mawu lolo.

Ezan yo kple wletiviwo
Wletiviwo le nkuwiwome
Nkoviwo yegne Nkuvigne keke kponou
Elabena Mawu lolo.

PARCE QUE DIEU EST GRAND

LE CIEL est bleu
L'arbre est vert
Des femmes s'habillent en rose
Parce que Dieu est grand.

Le cacaoyer nous donne du cacao
La bouture nous donne l'ananas
Les abeilles donnent du miel
Le maïs nous donne des épis
Parce que Dieu est grand.

La nuit est pleine d'étoiles
Il y en a des étoiles dans tes yeux
Mes yeux sont tes yeux qui me regardent
Parce que Dieu est grand.

(Lu à l'occasion de la 382^{ème} fête des Astres, au Roi Kamassan IX des Ouatchi, le 27 octobre 2019).

LA MER VUE DE LA LUNE

La Mer parle :

LE CIEL est noir, on rentre la nuit

La mer est là, ce n'est pas Paris

Je ne manque de rien, la lumière est forte

Il y a du bonheur, rien même les morts.

*La Lune la rejoint et ils parlent ensemble au Togo, ils se relayent
parlant presque en même temps.*

La Mer :

Je vous allume –

les nuages en plume –

chanson de miel –

pour voir des fidèles –

La Lune :

la Lune a dit

ont disparu

Monsieur, on sort

parlant de nos efforts.

La Mer :

Togo, mon film je l'écris par hasard

La lune a dit à ce que je dois y voir

Togo, mon fils, l'Afrique est ici et
La côte des esclaves est libre, aujourd'hui.

La Lune et la Mer chantent d'une façon interchangeable

Qu'est-ce qu'on doit faire,
Si les mots de la Mer,
Ils nous font petits?

On sort quand même,
Les étoiles sont ainsi.

S'ils disent des problèmes,
Qui nous étourdissent ?

On reste des mystères,

On décale dans l'air,

La lune a dit...

A dit à qui ?

Le Petit Poisson :

Moi, moi-même, un Petit Poisson
Moi, j'écoute la Lune dans mon cœur
Prenant la parole de sa sœur
La Mer, une caution pour sa façon.

Moi, je suis juste un Petit Poisson
Qui nage sa vie dans les eaux
Qui marche en sifflant sa boisson
Et survit dans son petit morceau.

La Lune lui demande :

Petit Poisson, comment est-ce que tu écris ?
Si tu n'as pas de doigts...

Le Petit Poisson répond :

Ma Lune, les mots je te les dis
En couleurs Dieu a écrit en moi.
Allons parler des choses bêtes
Pour que les bêtes n'aient pas le beau vouloir
Que je devienne leur repas le jour de fête...
Non, je dis et je plonge dans la nuit bien noire.

La Lune :

Et regarde ces garçons qui rien ne vêtent
Comme ils nagent sans la peur du profond !
La hauteur peut être quand on se jette
Trop grande sous les pieds, et on manque le fond.
Oui, garçons, quand on plonge on fait cachette
Mais revenons, nous n'avons pas l'âge correct
De savoir tôt tout de l'autre monde.

Le Petit Poisson sous la Mer :

Je commence au long de cette Côte
dont Benguela est créé par la Mer
La rue où les hommes cherchent hôte
Après une vie très vaine de guerre.
Tu m'apprends, oh ma Mer, tes secrets
D'épargner en paix avec les autres ?

La Mer répond :

Monsieur Petit Poisson, oui, bien sûr,
Mais ne crois pas que ma vie est tranquille.
Toujours la Lune m'appelle si dure,
Elle me dérange quand ses yeux brillent...
Moi, la Mer, je ne pense qu'à ce que Dieu me donne

J'aime tous les bleus, les verts et les roses,
Qu'Il fait hors mesure à l'homme.
Je dodeline, je bouleverse, je gigote,
J'en embranche l'ombre et le léger.
Oui ! Mes vagues émollient et sassent des choses transparentes,
Elles recèlent des tonnes de vérité.
Ah, mais la Dame la Lune,
Petit Poisson,
Est-ce qu'elle ne te fait pas rêver ?
Oui, quand elle réfléchit et sa face s'allume
Ce qu'on ne croisait soit à raison d'aimer.
Soirée douce, soirée brève
Mon cœur en silence pour ne pas se dénoncer
Ce n'est à cause d'une chose folle et drôle
Que je me laisse par elle toujours me déplacer.
Petit Poisson,
Mais pourquoi tu te déplaces,
c'est aussi à raison d'aimer ?

Le Petit Poisson s'explique :

Ma Mer, oxalá. Mais pas encore...
Ils m'ont dit qu'ici c'était la courbe
Où le vent se plie et retourne ses souffles.

Ils m'ont dit que le monde a des bornes
Et ici de remplir, de l'eau souffre.
Ils ont risqué des frontières des idées,
Démangeaisons pour sectionner la pensée ;
Grattage sur peaux, de choses et pays
Pour racler l'entame de l'histoire comptée.
Quelqu'un qui pense que c'est tout à lui ;
Les lieux les plus grands, les plus importants...
Mais elles restaient encore, les choses petites,
Sourires qu'on fait seulement sur l'instant.
Alors je suis venu, Madame la Mer
Alors j'ai vaincu l'orgueil de grand frère
Qui pense mériter les lieux pleins de gloire.
Alors je suis venu, moi qui veux la paix, moi qui veux croire.
Ils m'ont dit, là-bas personne ne va te trouver :
Tu seras un vendu, navire parti, point perdu, un souci oublié.
Alors que cela m'a rendu joyeux
Alors que cela m'a mis en cause
Les prédateurs ne s'emparent pas de moi pour me nourrir,
Là-bas on aura le temps pour faire toutes les choses !
Et qu'est-ce que la richesse, si non la bénédiction
De sentir l'arôme d'une apothéose ?
(L'homme le plus riche est celui qui trouve tout le temps ce qu'il veut...)

De faire regarder les yeux,
D'écrire un peu de ces choses
Qui sortent pour des questions, un vœux
Le même autant qu'on les pose.
Et personne ne m'a dit ce que je dois faire...
L'horizon perdu, des mots ont de la fièvre
Et... Vous m'avez dit la bienvenue !
Vous m'avez alors demandé, répondu...
Pourquoi je suis arrivée?
Je crois parce que j'ai fait une prière...
Je crois parce que j'ai quelque chose à trouver.

*D'autres grands poissons arrivent, ils le regardent et ils lui parlent.
Le Petit Poisson cesse sa chanson.*

Ah, Petit Poisson !
Avec qui tu parles ?
Tu parles avec la Lune,
Tu parles avec la Mer ?
Tu n'as pas de plume,
Tu n'as pas de mère ?
Pour tes pensées et rêveries,
Pour tes plaintes et soucis ?

Petit Poisson :

Au contraire, je...

D'autres grands poissons l'interrompent.

Et quelle couleur tu portes sur ta poitrine ?

Petit poisson, quelle chose amusante, tes écailles

Tu es tout différent, tu es complètement noir !

Petit poisson, ton lieu n'est sûrement pas là !

Petit Poisson :

Au contraire, je...

D'autres grands poissons continuent des discours.

Tous les poissons ont gagné de Dieu d'innombrables couleurs.

Dorée, argentée, des rouges avec des bleus et des jaunâtres plusieurs.

Et toi, tu es tout noir !

Tu penses rester ici beaucoup de temps, tu n'as pas honte de toi ?

Petit Poisson :

Si, si, je suis complètement noir.

C'est vrai, on ne parle qu'à moi-même.

Si bien la Mer et la Lune

Quelquefois elles me répondent et m'amènent.

Et vous êtes surs, il n'y a aucun, pas même une seule autre petite
[« poissonnette » noire ?
Quelle chose, que la Mer et la Lune, m'ont fait arriver ici alors
[par hasard...

D'autres grands poissons continuent des discours.

Ha ! Ha ! Ha ! Ha !

Non, ici on n'en a jamais vue

Une petite « poissonnette » totalement sans brillance,
Totalement sans couleur...

Petit Poisson :

Mais... Oui, j'en ai une couleur !

Je suis noir :

Obscure comme la nuit,

Cette lumière que je sens vouloir,

Je l'absorbe dans une mute symphonie.

Pourquoi vous croyez le noir ton adversaire ?

C'est encore mieux, de rester à sa place et sa prairie,

De goûter de son propre mystère.

D'autres poissons :

Ha ! Ha ! Ha ! Ha !

Non ! Ici toutes les « poissonnettes »
Elles n'aiment pas du tout qu'on garde la lumière en cachettes...
Il n'y a pas ce jour-là, il n'y a eu jamais
Dans ce côté-là, aucun être vivant noir, tu es condamné, ouais !

Petit Poisson :

Ah bon ?!

La Mer appelle la Lune :

Regarde, oh Lune,
Regarde notre Petit Poisson !
Il ne trouve pas d'amis, infortune,
Ils le veulent rouge, ou bien vert, ou bleu ou blond.

La Lune :

Oh bon Dieu !
Le Petit Poisson est triste !
D'autres poissons veulent tous minauder.
Il ne peut pas prendre l'air, et faire semblant d'artiste,
Qu'il sait beaucoup plus nager ?

Le Petit Poisson entend la Mer et la Lune :

Regardez ! Vous tous, ayez un peu plus de respect !

Regarde comment je nage, je fais des pirouettes !

D'autres poissons ne font pas attention à lui et ils jouent entre eux.

Petit Poisson :

Alors ! Pourquoi ils m'ont fait m'interrompre ?

Ma Mer, ma Lune,

On reprend ce qu'on disait, pour correspondre,

Nos vers, on les continue ?

D'autres poissons viennent pour le gifler et ils courent.

Petit Poisson :

Quoi ?!

De grands poissons bigarrés :

Oui, tu as fait des bêtises !

Tu ne parles avec personne,

Tu parles à plusieurs reprises !

Le Petit Poisson se cache au milieu de pierres jetées.

Oh, bon Dieu !

Je ne peux même pas parler à la Lune

Je ne peux même pas chanter à la Mer !
Oh, que vais-je faire de ma vie, de l'amour de ma plume,
J'ai besoin des enfants, quel dilemme, pour faire plaisir à ma mère !
Je reste ici, silencieux et caché...
Je ne peux pas cesser de chanter à la Lune...
Que penserais de moi alors la Mer ?
Je ramasse des petites pierres pour de quelque chose m'occuper.

*Le Petit Poisson fait une petite maison et une oeuvre d'art avec de
petites pierres, il dessine la face de la lune.*

La Lune rougit.

Petit Poisson, le boulot est une bonne planque :
À l'abri de ton travail, à un moment quelqu'un te manque...

La Mer, souriant, parle énigmatiquement au Petit Poisson.

Je ne peux pas faire beaucoup de choses,
C'est vrai ! Je ne peux rien.
La Mer est bleue, la vie n'est pas une bâillée de roses,
La Mer est vraiment une chose gitane.
Mais aussi une telle chose géante...

Un bateau de pêche vient. Des mains noires enfoncent des filets de pêche. Le Petit Poisson regarde d'autres grands poissons criant au secours. Il nage pour les libérer, mais il ne peut rien. Des mains humaines le repoussent.

Petit Poisson :

C'est triste !

Je suis encore plus triste !

Oh Mer, Oh Lune,

Pourquoi vous ne leur avez pas parlé,

Pourquoi...

Ah ! Ma Mer, ma Lune,

Vous êtes les seules choses qui me restent,

Etes-vous bonnes, ou quoi ?

La Mer commence ses mouvements. La Marée.

Une pellicule de lumière couvre la Terre et la Lune, liant les deux corps célestes.

La Mer s'élève.

Petit Poisson recommence sa chanson :

Oui ! Je comprends ! Je suis insignifiant !

Remue-ménage... Le marnage...

La Mer maintenant se tourne vers la Lune.

Phénomène des étoiles, toutes choses devenant à l'abysse moins
[lourdes...

Jet de la force de la hauteur, syzygie céleste, amplitude des vives-
[eaux...

Si on y trouve alors des eaux vives et des coups de foudre,

Pour quelques semaines on reste loin des bateaux...

Et toutes les choses à la surface, la bonté s'élève, le malheur se
[dissout...

Le petit poisson contemple l'amour entre la Mer et la Lune. Un coup de lumière ouvre un chemin.

Un faisceau de lumière s'ouvre jusqu'à mon abîme...

Je prends cette route que la Lune et la Mer ont faite, peut-être on
[se trouve,

Profondeur insondable m'a fait de suffisantes rimes.

Le Petit Poisson arrive à la Pure Plage, où se forme un estran tranquille de plusieurs Petits Poissons. Et des enfants humains se jettent dans l'eau.

Petit Poisson :

Ma Mer, ma Lune !

Vous êtes déjà revenues ?

Je trouve des êtres noirs, Mer et Lune, venez regarder !

Je dodeline, je bouleverse, je gigote

Ils sont blancs, jaunâtres, mais aussi noirs, ces fistons d'été,

On joue, ces amis de toutes couleurs compatriotes !

La Mer et la Lune sourient.

Des enfants humains noirs, et aussi de plusieurs couleurs :

Petit poisson, tu es tout seul !

On cherche et on plonge,

On arrive à trouver quelqu'un qui t'accueille !

Petit Poisson.

Vous vous occupez de mes voisines,

Vous vous occupez même de moi ?

Des enfants humains noirs, et aussi de plusieurs couleurs :

Oui, Petit Poisson marine,

Nous sommes des enfants, et jouer c'est notre joie.

Chante, Petit Poisson, chante des choses sublimes !

Alors on peut te retrouver quand on te trouvera une petite
« poissonnette » noire.
Elle sera féminine !

Petit Poisson, seul, il attend, il nage d'un coté à l'autre :

Que dois-je chanter,
Pour arriver à l'amour de mon espèce ?
Je souffre, dans la vie et dans le songe,
Je ne chante que ma faiblesse...
Un petit poisson perdu dans le monde,
De grandes vagues souveraines sont mes maîtresses
Enseignant que tous les êtres ne conduisent pas l'univers,
Mais c'est à propos de sa baguette qu'ils répondent...
Et moi j'essaie de comprendre le chef de l'orchestre ...

*Un enfant noir trouve finalement une petite « poissonnette » noire.
Elle arrive tout ardent, le halètement à ses branchies.*

Des enfants humains.
Voici, Petit Poisson,
Une Petite « Poissonnette »,
Comme tu voulais.
Elle est noire comme toi,

Elle souffle la même voix,
Elle est en train de chercher son doublet.

Petit Poisson :

Alors, Petite « Poissonnette »,
J'espère tu as fais face à moins de défis...
Moi, moi rarement, rarement je sors de mon abri.

Petite Poissonnette :

Pas du tout !
Ouf ! Des poissons aussi m'ont chargé d'être moi, de mon acquis...
Et je ne comprends pas, mon Cher Petit Poisson,
Parce qu'à la nuit tombée, tous les chats sont gris...

Un poisson-chat voisin miaule.

Le Petit Poisson et la Petite Poissonnette s'embrassent.

La Lune :

Alors je regarde, de mon point de vue
Tous les événements du monde que la Terre et la Mer,
Ils n'ont pas paru...

Et je trouve cela, des mots de quelqu'un regardant d'un point
[plus haut de vue...

Des gens qui vont, des gens qui vient...

Des oiseaux qui volent, des souvenirs estivaux captivants...

Des poissons qui se réunissent pour continuer vivants...

Ma douce chanson qui ne résonne que dans les poitrines des poètes...

La Mer qui me vient lorsque quelque chose m'affecte...

Oui, je vis en raison de la Terre,

Autour de ses trajets, sa souffrance, sa vie solitaire...

C'est à moi de maintenir la précision de son chemin autour du soleil :

Cette constance qui livre la vie, la chaleur, son orgueil.

Des petits poissons, des jeunes enfants,

Quelquefois ils me regardent ;

Ils me chantent quelques choses bienfaisantes,

Car mon amitié toujours les recharge...

O Mer, seulement pour toi, tout court je suis suffisante,

Est-ce que tu rêves encore de me rencontrer ?

Si bien c'est impossible, à une telle distance, de s'amuser...

La Mer :

Ô Bâtisseuse des chemins de la Terre,

Ô Géomètre du rêve enchanté !

Dame de mystère occulte, pour quelques jours

Et le monde te manque, pour l'amour se révéler...
Toi, qui empruntes la lumière de Dieu,
Pendant la nuit noire, qui nous éclaires immaculés
Je brille mes vastes yeux aux sept coins du monde pour toi...
Tous les êtres vivants à mon abri profond,
Allumés doucement par ta mémoire...
Il reste à mon cœur, le secret sacré dans lequel tu ne tombes jamais :
Un petit poisson de foi qui t'aime au fond de son âme, souvent niais.

*La Mer est le poète ;
La Lune, le peuple.*

TABLES DES POÈMES

Dédicaces.....	7
Excuses de l'auteur.....	9
Les Togolais.....	13
Une table foncée en Afrique.....	16
Sonnet XXVII.....	20
Rue de mémoire.....	21
Une étude sur l'absence	22
Marches du printemps.....	24
Peregrina	27
Symptôme de l'affection.....	29
Une étude sur les hommes.....	30
Sonnet à la Constitution Brésilienne de 1988 (LXIII).....	32
Si la France avait découvert le Brésil.....	33
Sonnet à un homme.....	35
Le mur du cygne.....	36
Atopos.....	37
On parle de la poésie.....	38
Filigrane.....	39

L'amour toujours.....	41
Sonnet XV.....	43
Rançon pour le futur que j'avais	44
Rencontre à Limuria.....	46
L'automne.....	51
Le papayer	52
La ville de Lomé.....	55
Elabena Mawu lolo.....	56
Parce que Dieu est grand.....	57
La mer vue de la lune	58

Achevé d'imprimer au Togo
pour le compte des Editions Awoudy

Janvier 2020

*MON AFRIQUE est une partie foncée de moi,
La partie plus légère de mon héritage.
Cependant, celle qui me parle le plus haut,
Quand tu décernes ma peau blanche
Et nies des faveurs à mon encre noire.
Tu n'as presque rien payé pour mes sœurs ?
Chacune d'elles la parure, d'ébène indivisées
Pleines de rivières d'être moi.
Tu les as renvoyées à la glaise,
Tu as dit racorni le fruit de ses mains.*



Ana Paula Arendt est le nom de plume d'une poétesse et diplomate brésilienne. Elle est auteure de livres pour la jeunesse et de poésie en portugais, anglais, espagnol, français et autres langues, et aussi Scientiste Politique. Elle est Membre de l'Association Nationale des Écrivains au Brésil, Partenaire Correspondante de l'Académie de Sciences de Lisbonne pour la Classe de Lettres, Membre de la New York Academy of Sciences et chaise 33 de l'Académie de Lettres Contemporaines au Brésil. Éditeur

de livres et de revues, notamment la Revue Itapuan de Poésie, un recueil bilingue en portugais et en français, appréciée par l'illustre Secrétaire perpétuel de l'Académie Française, et la Revue Jeune de Médecine et Science récemment publiée. Ses œuvres de poésie décernés en portugais : *Le Constituant* (2016) *Les vertus vénérables de l'homme* (2018) et *Poésie Réunie* (2014-2018).

Sa page littéraire : www.anapaulaarendt.com.

